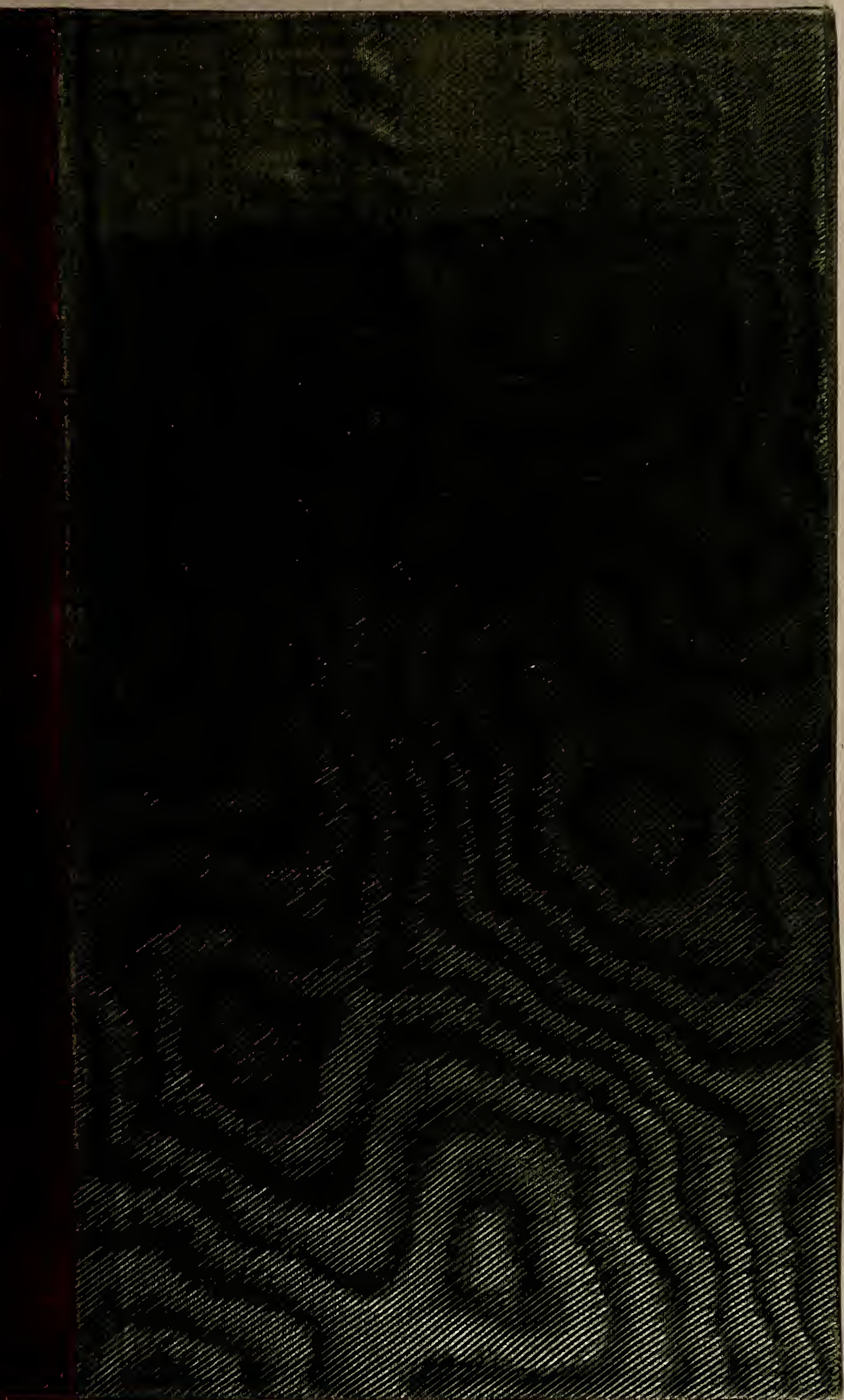



GAUDEO.

2

by Jacquemard

Monaghan, French Travellers etc
gives author as Sergeant-
Major Roux. See LC #1270

LE NOUVEAU MISSISSIPI,

OU

LES DANGERS D'HABITER LES BORDS DU SCIOTO,

PAR UN PATRIOTE VOYAGEUR.



A PARIS,

De l'Imprimerie de JACOB-SION, rue St. Jacques. N°. 251.

Et ſe vend chez les Libraires du Palais-Royal.

1790.

A MESSIEURS

DU DISTRICT

DES PRÉMONTRÉS.

MESSIEURS,

L'OUVRAGE que je mets ſous vos auſpices, eſt le fruit des recherches d'un des Membres de vos comités civil & militaire : il vous appartient à ce titre, & vous avez reconnu les avantages qui peuvent réſulter de ſa publicité.

Le diſtrict de Prémontrés renferme dans ſon ſein des citoyens auſſi diſtingués par leurs vertus & leurs talens, que par des motions ſages & des arrêtés, qui n'ont pour but, que le bien public ; il appuira les vues patriotiques d'un de ſes collegues, repouſſant les efforts d'une compagnie qui, au milieu de la capitale, forme un plan embelli par l'imagination des entrépreneurs ; mais leurs tentatives ſeront inutiles, ils ne ſeront jamais du Scioto qu'un nouveau Miſſiſſipi, qui, devtnu comme l'ancien, le tombeau des émigrans, engloutira les fortunes & les eſpérances de nos malheureux compatriotes. En vous offrant mon hommage, Meſſieurs, je n'ai d'autre qualité que celle de citoyen, & d'autre titre que celui d'éditeur, ils m'acquitteront d'une partie de mes obligations. Trop éloigné de vos aſſemblées, pour

participer à vos arrêtés, j'entrevois les fruits de vos délibérations, la ſageſſe les dicte. Enfans de la liberté; déjà vous avez la force de l'âge mûr, vous affermirez la Conſtitution ſur ſes baſes, vous jouirez de vos travaux; heureux ceux qui partageront vos ſuccès.

Je ſuis avec reſpect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur
FR. JACQUEMART, citoyen du diſtrict de Saint Nicolas des Champs.

A Paris, ce 16 mars 1790.

AVERTISSEMENT

DE L'EDITEUR.

L'AUTEUR de cette Ouvrage s'étoit contenté de le communiquer à l'Assemblée Nationale, à M. Necker, et d'en faire un dépôt au district des Prémontrés. Ses amis l'ont encouragé à lui donner de la publicité. Après en avoir pris connoissance, j'ai cru que je ne pouvois saisir une meilleure occasion pour désabuser les malheureuses victimes des Embaucheurs pour le Scioto.

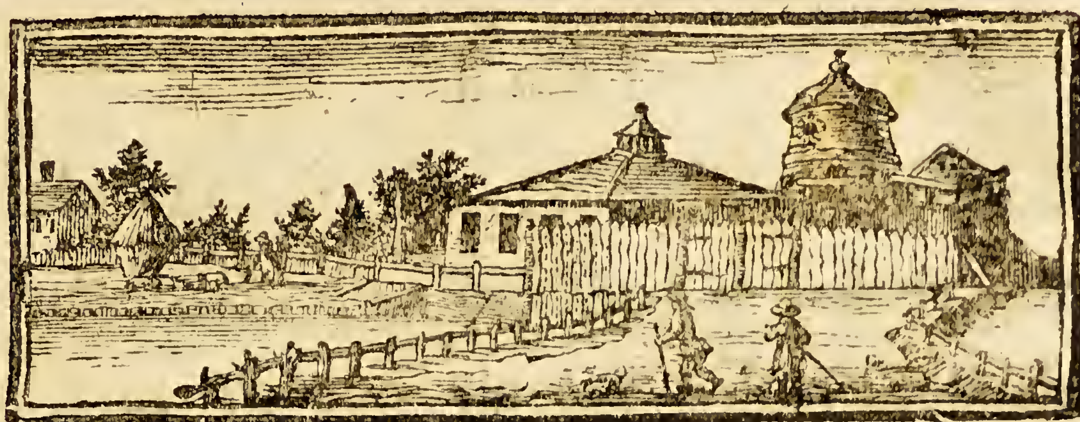
La Lettre de M. Necker, dont voici la copie exacte, prouve que M. Roux avoit frappé cette entreprise dans sa naissance.

COPIE de la Lettre de M. Necker, datée de Paris le 20 Novembre 1789, à l'Auteur du Mémoire sur les dangers d'habiter les bords du Scioto.

J'AI reçu, Monsieur, la lettre que vous m'avez adressée. Je vous remercie de l'avis que vous avez bien voulu me donner auquel je ferai l'attention qu'il mérite. J'ai lu avec intérêt l'écrit que votre zele vous a dicté, & je ne puis qu'applaudir aux sentimens dont vous êtes animé.

Je suis très-parfaittement, Monsieur,
Votre, &c.

Signé, NECKER.



LE NOUVEAU MISSISSIPI,

OU

LES DANGERS

D'HABITER

LES BORDS DU SCIOTO;

Il s'eſt établi *à Paris*, *rue Neuve des petits Champs*, *n*° 162, une compagnie, ſous le nom *de Scioto*. Les aſſociés propoſent des avantages en apparence bien réels, mais ils ne ſont que ſpécieux. Il eſt démontré qu'une émigration, dans la

circonſtance actuelle, eſt d'autant plus dangereuſe, que pluſieurs citoyens pourroient ſe laiſſer éblouir par de fauſſes promeſſes & des apparences ſéduiſantes, & porter leurs richeſſes & leur induſtrie dans des contrées, où une trop grande population nuiroit à la conſervation de nos poſſeſſions ſous la zône torride. Notre obſervation concerne auſſi ceux qui n'ont abandonné la France, depuis la révolution, par aucun autre motif, que la crainte d'être confondus avec ceux que nous avons dénommés Ariſtocrates.

Français ! le bonheur eſt dans votre patrie ; s'il a diſparu pour un moment, n'en accuſez ni le ſol de votre pays, ni le génie de la nation ! Vos repréſentans travaillent à la régénération du royaume ; envain votre impatience les taxe de lenteur, la raiſon veut que vous attendiez

l'effet salutaire de leurs délibérations. Dussiez-vous être autant de Curtius, (1) vous soutiendrez au moins l'honneur & la gloire du nom Français. Un de vos concitoyens (2) qui a traversé en 1784, les états-unis de l'Amérique septentrionale, qui a parcouru les forêts & les bords du Scioto & de l'Ohio, où l'on vous montre la terre promise, auroit pu, pendant son séjour à Newyorck, acheter pour vingt-cinq louis, trois ou quatre lieues de terrein sur les bords de l'Ohio, en se procurant du papier du congrès, qui perdoit au moins 90 pour 100, &

---

(1) Curtius, chevalier romain, qui se précipita dans un gouffre, pour sauver sa patrie, du fléau qui la désoloit.

(2) M. Roux, secrétaire du gouvernement de Compiégne.

qui se prenoit pour comptant dans les acquisitions qu'on vous propose aujourd'hui pour votre numéraire.

Ce citoyen observateur, vous prévient qu'il auroit perdu ses déboursés & ses grandes possessions, parce que, faute d'habiter les concessions anglo-américaines, on en est dépossédé, & que ceux qui s'exposent à aller disputer ce terrein aux Sauvages, n'ont réellement d'autres ressources pour subsister que la chasse & la pêche.

Quant aux particuliers sans fortune; qu'on provoque à se transporter dans le continent de l'Amérique, pour améliorer leur sort, il s'empresse de les avertir qu'ils seront engagés pour plus ou moins d'années, suivant la dépense qu'ils occasionneront dans leur passage, & que ce titre d'engagés ne les rendra ni plus ni

moins eſclaves que les negres de nos colonies, pendant tout le tems de leur ſervitude forcée.

Le voile tombe, le tems des preſtiges eſt paſſé, les hommes ſont trop éclairés pour ſe laiſſer ſurprendre à l'appas groſſier que leur tendent l'avarice & la cupidité réunies. Qu'on ſe rappelle l'établiſſement du Miſſisſipi, & on verra que le projet de peupler le Scioto & l'Ohio eſt auſſi extravagant. Pour prouver ce que nous démontrons, il ſuffira de donner l'extrait d'un mémoire préſenté & dépoſé dans les bureaux de la marine en 1784.

Cette copie eſt d'autant plus fidelle, qu'elle eſt collationnée ſur l'original qu'on peut conſulter, & que les obſervations ſur le ſol & le climat de l'Amérique ſeptentrionale, ont été faites ſur les lieux. Il ne ſuffit pas de croire ſur de ſimples

expoſés, il faut voir, juger par ſoi-même; ſans s'en rapporter aux témoignages vagues d'entrepreneurs intéreſſés & mercenaires.

Nous ne traiterons pas ici la queſtion de ſavoir ſi les émigrations ſont utiles ou pernicieuſes, nous nous contenterons de dénoncer l'entrepriſe de la compagnie du Scioto & de l'Ohio, pour garantir nos compatriotes des piéges que leur tendent les intéreſſés à ce nouvel établiſſement.

Un auteur Américain, pour faire honneur à ſon pays, attribue au génie du ſes compatriotes les cauſes & le ſuccès de la révolution qui a préparé & affermi l'indépendance des états-unis de l'Amérique ſeptentrionale. Il prétend que c'eſt de l'excès de l'oppreſſion qu'eſt né le deſir

de la liberté. C'eſt par cette ſuppoſition qu'il veut réfuter l'hiſtoire du commerce des Européens dans les deux Indes. Ses aſſertions ne ſont qu'éblouiſſantes. Il eſt difficile de concevoir comment ces colonies auroient pris des accroiſſemens ſi rapides, ſi les Anglais y euſſent élevé le trône du deſpotiſme. On ne quitte point l'Europe pour aller chercher des fers en Amérique, & pour y peupler des déſerts. N'eſt-il pas plus naturel d'attribuer le ſuccès de cette révolution aux avantages que toutes les puiſſances devoient en retirer ? L'Angleterre, depuis plus d'un ſiecle, a laiſſé appercevoir le deſir conſtant de s'emparer de toutes les îles à ſucre, comme l'unique reſſource qui lui reſtoit, pour payer la dette nationale, dont ſa conſtitution vicieuſe (quant aux finances) a manifeſté le poids accablant.

Une puissance voisine, prévenue de cette politique ambitieuse, étoit trop intéressée à la réprimer ; ses riches possessions aux Antilles, étoient un motif suffisant d'armer, pour en prévenir la conquête ; quelqu'eût été la résistance courageuse des Américains, ils seroient rentrés sous la domination de leurs anciens maîtres, s'ils n'avoient pas été soutenus par un aussi puissant allié, mais il est moins intéressant de dévoiler les ressorts qui ont dirigé la révolution, que de faire connoître quelles en seront les suites. Des observations suffiront pour convaincre, qu'excepté l'Angleterre, toutes les puissances de l'Europe ont participé aux avantages de la paix de 1783, puisque cette paix assure la stabilité de leurs possessions en Amérique.

Une politique bornée & timide fait

craindre que les Américains n'envahiſſent un jour l'empire de ce vaſte hémiſphere. C'eſt une illuſion facile à diſſiper. Les îles à ſucre ne tomberont jamais en la puiſſance de ces peuples, que des cauſes phyſiques & morales empêcheront toujours d'être conquérans, *à moins que leur population n'augmente ſubitement par des circonſtances impoſſibles à prévoir.* Cette aſſertion ne peut être problématique que pour ceux qui n'ont jamais quitté l'Europe. . . . . Développons cette vérité.

Si le ſort des Américains indépendans eſt d'accroître leurs poſſeſſions, déjà trop immenſes, ils doivent ambitionner au nord l'Acadie & le Canada; au ſud, les deux Florides; & à l'oueſt, toutes les terres en-deçà du Miſſiſſipi. Peut-être verront-ils, avec le tems, réuſſir une partie de ces

projets ambitieux ; mais ce ſera avec les vaiſſeaux, les troupes & l'argent de quelques puiſſances d'Europe, dont ils ſeront les alliés : cet accroiſſement, s'il a lieu, n'en ſera jamais une puiſſance prépodérante. Dans ces contrées, le peuple, amoureux du repos, ne travaille que pour vivre. Le mépris pour le luxe, ſon indifférence dédaigneuſe pour les ſuperfluités, y tiendront les arts dans une éternelle enfance.

L'agriculteur ne défriche pas un pouce de terrein de plus qu'il ne lui en faut pour nourrir ſa famille, avec des alimens communs & groſſiers, puiſque les habitans de la campagne ne vivent que de pains de maïs, ou des patates, avec du cochon ſeulement, & ne boivent que du taffia, ou de la mauvaiſe eau-de-vie de canne de maïis, mêlé avec de l'eau. Ils

n'abritent point les beſtiaux, ce qui en fait périr la majeure partie dans les hivers rigoureux. Enfin l'Américain eſt lent; tranchons le mot, il végéte dans l'aſſoupiſſement de la pareſſe & de l'inertie. Qu'on ne s'imagine pas que les émigrans d'Europe lui communiqueront de l'activité, parce que, de toutes les contagions, celle qui ſe propage le plus promptement, eſt le mauvais exemple.

L'hiſtoire philoſophique & politique a long-tems induit en erreur ſur la fertilité prétendue des terres du continent de l'Amérique; il eſt prouvé que le ſol productif a très-peu de profondeur, que les récoltes qui ont d'abord étonné par leur abondance, diminuent chaque année, & que ces mêmes terres ne donnent plus que de dix à douze, tandis qu'elles avoient donné, diſoit-on, cinquante pour un. On

ſait que la cauſe d'une auſſi grande diminution eſt due à un tuf de terre de glaize froide dans laquelle les arbres ni les plantes ne peuvent pivoter. (1) Que ſi les prairies réuſſiſſent encore, c'eſt parce qu'il leur faut peu de profondeur. Cependant cette reſſource eſt bien médiocre pour les Américains, puiſqu'ils ſont obligés de porter ſur leurs prairies, les engrais qu'ils ſont forcés de refuſer à leurs terres à grains.

On diroit qu'ils y ſont forcés, parce que, ſans ces ſecours renaiſſans, les prai-

---

(1) Tous les arbres renverſés par les ouragans, ne laiſſent voir aucune racine pivot, mais ſeulement un chevelu qui rampe ſur la ſuperficie de la terre, & ſe nourrit dans une épaiſſeur de trois à quatre pouces de terre productive, ce qui ne leur donne que peu de tenue.

ries ſeroient, en moins de trois ans, des champarts ſans dépouilles, où il ne pouſſeroit qu'une herbe aigre & courte, faiſant à peine un chétif pacage pendant l'été. *Les terres à grains étant ſans ſecours, s'effritent davantage, & on avance, ſans crainte d'être contredit, qu'il n'y a pas une ferme, ou plantation dans le continent, qui n'ait déjà abandonné beaucoup de ſes terres ſur leſquelles il eſt impoſſible de revenir. Sur ces terres dédaignées, il ne pouſſe pas même de l'herbe folle.* Ce n'eſt pas l'eſſerbage qui en eſt cauſe; car les Américains ne ſarclent ni n'eſſerbent leurs bleds. On demandera d'où vient cette aridité : la réponſe eſt préciſe, c'eſt que le ſol n'eſt plus qu'un ſable blanchâtre & deſſéché, depuis que les ſels vierges en ont été enlevés par les premieres cultures.

Du Commerce.

Le commerce & les manufactures ſont dans la dépendance perpétuelle de l'agriculture ; & comme les Américains ſont privés de cette derniere reſſource, les deux autres ne peuvent leur procurer que des avantages bornés. Les Anglais qui furent les premiers commerçans en Amérique, ne virent dans le commerce, avec cette partie du monde, que la ſortie & le débit des productions de leurs manufactures, ſans prévoir que la rentrée de leurs fonds ſeroit difficile. L'événement l'a prouvé impoſſible : l'objet de tout commerce eſt l'échange, celui des deux peuples qui reçoit davantage, devient débiteur de celui qui reçoit moins. Les Anglais échangeoient leurs étoffes de

laine, de ſoie & leurs quincailleries; & dans cet échange, une cargaiſon de Londres valoit vingt cargaiſons du Continent. Pour faire la balance & payer les dix-neuf vingtiemes de différence, il falloit de l'argent; les Américains n'en avoient pas, ils reſtoient donc débiteurs de ces dix-neuf vingtiemes.

Combien ces colonies du Continent different des colonies à ſucre, ou malgré les dettes dont les colons ſont preſque toujours grevés, le commerce en général gagne toujours immenſément, parce que les productions qu'on exporte de ces îles, ont toujours plus de valeur que celles qu'on y porte. C'eſt préciſément le contraire dans le Continent. Qu'en réſulte-t-il? le marchand, le négociant achetent à crédit, pour payer en eſpeces, faute

d'objets d'échange ; ſi, comme il arrive preſque toujours, leurs ſpéculations n'ont pas été heureuſes, ils ont recours à l'artifice, à l'aſtuce, à la chicane & à tous les moyens dont un juif ſeul ne rougiroit pas, pour faire leurs marchés, & éluder les obligations ou conditions qu'ils ont faits. Que conclure d'un commerce qui n'a pas pour baſe la franchiſe & la probité, d'un peuple enfin ſans argent, ſans denrées, ſans activité, qui ne met du ſien que de la ſubtilité ? Les conjectures ne lui feront pas favorables : on devinera aiſément que la miſere en eſt & en ſera toujours l'apanage ; en effet, elle ſaute aux yeux dans les états-unis de l'Amérique ſeptentrionale ; & ſi une partie des habitans paroît un peu moins malheureuſe, ce n'eſt que le Quaker qui, par principes de religion, vit avec le plus

ſevere

ſévere économie. Chaque individu réunit le produit d'un métier à la récolte, & par ces deux ſecours réciproques, jouit d'un ombre d'aiſance. Il ne reſte donc aux Américains indépendans que les manufactures pour ſe dédommager de l'ingratitude de leur ſol & du déſavantage de leur commerce; mais juſqu'à préſent toutes les manufactures qu'on a tenté d'établir dans tout le Continent, ſont tombées dans le dépériſſement, après avoir ruiné leurs entrepreneurs; la raiſon eſt évidente: la main-d'œuvre y eſt chere, elle ſera toujours de même, parce que l'Américain ne veut travailler que deux ou trois jours de la ſemaine, pour ſe livrer enſuite à l'intempérance; ſi ſon travail ne lui procure pas cette jouiſſance, il reſte oiſif.

On emploie des engagés, (1) qui ſemblent coûter moins que des journaliers libres; mais il faut payer comptant au capitaine de navire qui les a amenés, le prix de leur paſſage. Il faut les habiller; dans le cours de leurs engagemens, pluſieurs d'entr'eux exigent des ſoins & des dépenſes pour cauſe de maladies; d'autres meurent ou s'enfuyent; enfin c'eſt de l'argent qu'il faut dépenſer, du tems qu'il faut perdre pour leur apprendre le métier auquel on les deſtine; & pour faire proſpérer une manufac-

---

(1) On entend par engagés, des Européens qui viennent en Amérique, pour y chercher fortune, & qui s'étant embarqués ſans avoir dequoi payer leur paſſage, ſont vendus par le capitaine de navire, pour un certain nombre d'années, afin de s'acquitter envers eux.

ture, il faut beaucoup de crédit, encore plus d'argent, point d'entraves, la protection & l'aide du gouvernement, & sur-tout des hommes laborieux qui puissent vivre avec un salaire médiocre. Voilà les causes de la prospérité des manufactures Européennes, & celles de la décadence des manufactures entreprises en Amérique.

Les manufactures d'Europe l'emporteront toujours sur celles de l'Amérique.

1°. Par la supériorité des marchandises & des matieres premieres.

2°. Par la fortune & la situation actuelle des entrepreneurs en Europe; ceux d'Amérique étant pauvres & ayant tout à commencer, ne soutiendront jamais la concurrence. D'ailleurs, les arts s'entr'aident, & l'expérience prouve que si quelques-uns manquent dans un pays, les

autres diſparoiſſent. 3o. La main-d'œuvre qui, comme on l'a déjà dit, eſt très-chere dans le Continent, & à très-bon marché en Europe, s'oppoſera toujours au ſuccès de ces établiſſemens. 4o. Les fabriques d'Europe ſont tellement préférées en Amérique, que l'artiſan, de tel genre qu'il ſoit, ſe dégoûte peu à peu de travailler de ſon métier, où il gagne peu, parce qu'il vend trop cher, tandis qu'il a ſous les yeux tous les jours des marchands qui gagnent plus que lui, en vendant à meilleur marché des marchandiſes d'Europe. --- La comparaiſon eteint en lui l'amour du travail, il ſe fait marchand des objets d'Europe, qui ſont à plus bas prix que ceux qu'il auroit fabriqués. Enfin l'eſprit mercantille en Amérique abſorbe tous les talens, toutes les profeſſions, tous les arts, tous les métiers.

Ces raiſons réunies prouvent ſuffiſamment qu'il n'y aura, de très-long-tems, & peut-être jamais, de grandes fabriques en Amérique.

Observations eſſentielles ſur l'exiſtence des Anglo-Américains.

A tous les vices ci-deſſus énoncés, ajoutons la mauvaiſe qualité des eaux. L'intempérance des colons, l'uſage immodéré du thé, du café à tous les repas, & celui du rhum ou du taffia dans le cours de la journée, qui ſans doute occaſionnent la courte durée de l'eſpece humaine; car à trente ou trente-deux ans, les femmes ſont hors d'état de procréer, & les perſonnes des deux ſexes qui ſont le mieux conſtituées, terminent ordinairement leur carriere avant l'âge de quarante-cinq ans. On ſera alors en état d'aſſeoir

un jugement ſain ſur la conſidération politique dont jouira cette nation, même dans les tems reculés.

On n'ignore pas que le défaut d'enſemble dans le Continent, ne fera qu'accroître, à cauſe de la trop grande étendue des états-unis ; que la puiſſance ſouveraine n'aura jamais une volonté unique, & que le ſouverain, tel qu'il ſoit, ne ſera jamais bien obéi. Ce défaut d'harmonie ôtera toujours aux Américains les moyens d'être formidables ſur terre & ſur mer ; & l'on peut, dès ce moment, comparer leur puiſſance à celle des Hollandais, qui ne peuvent plus lutter, ſans alliés, contre aucun des royaumes qui les avoiſinent.

Après ces détails ſur le commerce des états-unis de l'Amérique, & l'avertiſſement que nous avons donné aux citoyens qui pourroient ſe laiſſer ſéduire par les

vaines promesses des embaucheurs pour le Scioto ; il paroît nécessaire d'extraire du même mémoire les observations lumineuses qu'il contient, sur la quantité & la qualité des bois que produit le Continent de l'Amérique septentrionale.

Des Forêts & des Bois.

Dans les forêts du Continent, on y trouve 1o. les deux especes de chêne d'Europe qui sont distingués par le fruit ; 2o. une troisieme espece particuliere au Continent, dont le fruit est à peine sensible, quoiqu'il ait la forme d'un gland avec son calice ; 3o. le châtaignier sauvage ; 4o. l'Ikery, espece de noyer naturel au Continent ; 5o le frêne d'Europe ; 6o le pin & le cypiere d'Europe : ces deux dernieres especes abondent par-tout. Il n'y a pas un huitieme d'autres especes de

bois dans les pays, au nord de Boston, dans les Jersais, les deux Carolines, la Georgie & les Florides ; & tous les naturalistes s'accordent sur ce point : *que l'abondance de ces deux especes de bois sur un sol, en décele la pauvreté.* De toutes ces especes de bois, celles qui sont plus particuliérement utiles aux colonies, ce sont le chêne & le sap. Le plus ou le moins de qualité de ces deux especes, varie beaucoup dans le Continent. On pouvoit établir une échelle de gradation du nord au sud pour les qualités ; mais tout pris en somme, le bois est très-inférieur à celui d'Europe.

Le chêne, dont le bois est si compacte en Europe, est d'un tissu très-lâche & très-poreux dans le Continent. Très-long-tems avant la révolution, les commerçans de toutes les nations se plaignoient unanimement

unanimement de la mauvaiſe qualité des navires faits dans le Continent. La théorie eſt ici d'accord avec l'obſervation. C'eſt un principe certain, que les bois ſont en raiſon de la qualité du ſol & du climat par-tout le globe.

Dans un pays noyé, le bois abonde trop en parties aqueuſes ; c'eſt le cas du Continent. Cette obſervation avoit été faite dès long-tems à Londres ; mais ce ne fut qu'en 1763, que le Roi ordonna qu'il fût fait un dépôt de bois de conſtruction à la Grenade, où l'on conſtruiſit de très-grands hangards pour y placer les bois, avec tel arrangement que l'air pût circuler librement autour de toutes les pieces, & corriger ainſi, par un deſſéchement gradué, le vice aqueux de ces bois ; mais les phyſiciens Anglais n'en avoient pas, ſans doute, obſervé tous les

vices. Toute eſpece de bois eſt munie, par la nature, d'un gluten que les chymiſtes connoiſſent ſous le nom de corps muqueux; c'eſt d'où dépend, pour la plus grande partie, la qualité du bois. Ce gluten, ou corps muqueux, dans le chêne d'Europe, acquiert de la ſolidité dans l'eau. Il n'eſt pas un meûnier, un charron en France, qui ne ſache faire durcir le bois qu'il deſtine au rouage des moulins, ou des charrettes, en le mettant tremper très-long-tems dans l'eau, & toujours couvert d'eau. L'expérience de tous les tems, a conſtamment prouvé qu'il étoit plus dur après la trempe, & qu'il duroit plus long-tems que celui qui n'avoit pas trempe.

Le gluten du chêne du Continent ne peut être traité de même. La plus légere macération le décompoſe, & laiſſe le bois

plus poreux après la trempe, qu'il n'étoit auparavant. Auſſi les Américains à qui on reproche ce tort, d'employer leur bois trop verd, ſont reſté convaincus, après une longue expérience, que leur bois perd de ſa qualité en ſe deſſéchant ; ils ſavent, & des Européens ont obſervé, que le bois de chêne, dans le Continent, ſe tourmente & ſe gerſe d'une maniere à ôter l'envie de l'employer ſec, ſur-tout pour la navigation. Les Américains s'en ſervent cependant tout verd, parce qu'ils ſavent que le gluten eſt plus effectif dans le bois verd que dans le bois ſec. Ces obſervations & ces réflexions, ſi elles ſont vraies, expliquent pour quoi la cour de Londres n'a pas réuſſi dans ſon entrepôt de bois à la Grenade ; elle doivent en même tems inviter les adminiſtrateurs des îles à ſucre, à ne mettre dans le

chêne du Continent, qu'une confiance médiocre & graduée du nord au sud. Ainsi, quand les besoins l'exigent, ils doivent n'en employer que dans les endroits de peu d'importance, & où les réparations seront faciles.

Cette vérité est déjà prouvée dans les travaux faits au Môle, lesquels ont besoin de réparations, quoi qu'ils ne soient pas anciennement faits; dans les ouvrages enterrés, il conviendroit donc mieux d'employer les bois du pays, quelque prix qu'ils puissent coûter.

Le bois de sap, distingué dans les colonies à sucre, en sap rouge & sap blanc, est le produit du cypierre & du pin : ces deux arbres, de la même famille, fournissent tous les deux plus ou moins une gomme-résine, devenue un objet de commerce & très-utile à la navigation;

mais l'utilité de ces bois précieux aux colonies à ſucre; c'eſt l'immenſe quantité de planches, de madriers, de chevrons qu'on peut retirer des forêts pour les établiſſemens à ſucre, & le grand nombre de mâts & de vergues pour la marine.

Rien au monde ne peut égaler cet avantage. En Europe, toutes les puiſſances maritimes ſont dans la dépendance des puiſſances du nord, à un tel point, que celles-ci pourroient troubler ou interrompre les opérations maritimes du ſud. Cette conſidération rend les bois de ſap du Continent bien précieux pour les mâtures de toute grandeur.

On obſerve pourtant des différences entre les provinces du Continent. Le bois de ſap dans le nord eſt plus gros & plus léger : vers le ſud, il eſt d'un tiſſu plus ſerré & plus peſant; on ne doute pas

que les ouvriers ne ſachent tirer également parti de ces deux qualités, en employant convenablement chaque eſpece; mais on pourroit dire, comme une vérité, qu'en général, il vaut mieux un mât plus dur & moins gros, qu'un mât plus gros & plus léger.

Ainſi, s'il eſt avantageux pour les colonies de faire des amas de bois, il doit ſuffire de ne demander de chêne au Continent qu'à meſure qu'on a beſoin de l'employer. Il eſt au contraire de la plus grande importance d'y amaſſer, en tems de paix, tout le bois de ſap dont elles pourroient avoir beſoin dans la guerre. La nature ne peut être ſuppléée par aucun autre moyen. Ces bois dépoſés dans les hangards & arrangés convenablement, ſe défendroient très-bien contre la chaleur & le hâle, par la gomme-réſine qui leur

eſt naturelle. Des ſommes avancées par le gouvernement, pour cet objet, ſeroit de véritable économies. C'eſt de l'argent placé au plus haut intérêt. Il n'eſt peut-être pas étranger au ſujet, de dire qu'un dépôt conſidérable de ces bois au Môle, qui faciliteroit, en tout tems, aux eſcadres, une réparation prompte, ſeroit d'une grande conſidération en politique, parce que l'Angleterre, qui ne ſe conduit bien que lorſqu'elle craint, préjugeant les dangers où ſeroit la Jamaïque, par une eſcadre qui ſe riſqueroit hardiment, parce qu'elle ſeroit sûre de ſe réparer aiſément. L'Angleterre, dit-on, ſe conduiroit avec plus de circonſpection. Cette probabilité devient évidente par le fait ſuivant. L'audace des Anglais fut ſoutenue dans l'Inde, malgré les victoires des Français, parce que la nation Anglaiſe a préjugé que,

quelque fût le ſort des combats, les Français ſeroient obligés à des réparations qui leur feroient quitter la côte de Coromandel : elle avoit raiſon. M. de Suffren a été obligé de revenir au Maurice, pour y rétablir ſon eſcadre.

Le mémoire dont nous donnons l'extrait, s'étend ſur d'autres objets peu intéreſſans pour les émigrans qui ſe propoſent de fixer leur établiſſement ſur les bords du Scioto : mais ſans entrer dans un plus long détail des productions de la nouvelle Angleterre, nous ajouterons que le climat y étant à-peu-près égal à celui de France : l'hiver y eſt plus long, & le froid ſi rigoureux, que les plus grands fleuves y ſont ordinairement aſſez glacés, pour que les chariots les parcourent ſans aucun danger; que la neige eſt très-abondante; que la quantité d'inſectes de toutes eſpeces eſt prodigieuſe;

que

que les chaleurs de l'été y ſont exceſſives. Il eſt à propos de rappeller le voiſinage des Sauvages, anciens propriétaires de ce pays conquis par les armes des Anglais, ou acquis par les échanges. Des hordes entieres fondant ſur les habitations, volent & pillent tout ce qui s'y trouve; enfin, lorſque ces enfans de la nature ſont les plus forts, ils laiſſent un long ſouvenir de leur férocité.

Les adminiſtrateurs de la compagnie du Scioto ont annoncé bien des avantages dans la deſcription qu'ils ont donné du ſol, des productions de cette partie des états-unis; mais ils n'ont parlé ni des dangers, ni des inconvéniens d'habiter un pays qu'ils décorent du titre pompeux de fertile : ſans faire aucun avance, ou tout au moins avec des ſpéculations haſardées, ils forment dans la capitale de

la France, une entreprise qui ne tend qu'à leur procurer des fonds considérables. Paris, qui ne connoît pas même les provinces qu'il dédaigne & qu'il épuise, comme dit fort bien l'abbé Raynal, veut tout soumettre aux opérations de finances de ses frivoles & rapides calculateurs. Le prestige gagne les têtes; on se communique ses idées; on voit des trésors dans l'éloignement, on y court; & semblable au chien de la fable, on quitte la réalité pour l'ombre.

La génération présente des émigrans, loin d'y gagner, perdra ses avances, son tems & sa santé, peut-être la vie !

Le climat, d'après le récit fastueux de la compagnie, qu'on annonce aussi doux qu'en Europe, promet des récoltes abondantes; mais on le répete, chaque année de production diminue la valeur du sol,

Puiſſent ces réflexions, guidées par le pur ſentiment de l'humanité, anéantir la manie des émigrations volontaires, qui ſemblent être le réſultat de toutes les révolutions ! Les habitans de nos campagnes, nos amis & nos freres, ne valent-ils donc pas les Sauvages de l'Amérique ſeptentrionale? Chers Concitoyens, en quittant pour jamais une patrie que vous regretterez un jour, par les difficultés qui s'oppoſeront à votre retour, eſpérez-vous trouver un dédommagement proportionné à vos ſacrifices, & des avantages bien réels dans le nouveau monde? Vous deviendrez, il eſt vrai, voiſins d'un peuple policé; mais convenez au moins que ſes mœurs, ſes uſages & ſa langue different infiniment de votre idiôme & de vos habitudes.

Enfin, pour terminer des obſervations, déjà trop longues, pour un ſuccès qui ne

peut être équivoque, je n'ajouterai que cet adage connu : *Rarement en courant le monde, on devient plus homme de bien.*

F I N.

